

LIVRES

CETTE SEMAINE

LIVRES À LA RADIO

AMOS OZ

Du lundi 10 au vendredi 14 mars > France Culture > 20 h

Grande figure de la littérature israélienne, invité au Salon du livre qui se tiendra à partir du 14 mars Porte de Versailles, Amos Oz s'entretiendra avec Clémence Boulouque dans son émission *A voix nue*. De son premier roman, *Ailleurs peut-être* (1966), à son autobiographie, *Une histoire d'amour et de ténèbres* (2004), Oz raconte un parcours littéraire et une vie engagée.

LIVRES À LA TÉLÉ

TRACKS : J.T. LEROY

Vendredi 7 > Arte > 23 h 55

Un portrait de l'écrivain J.T. Leroy, alias Laura Albert, cette femme de San Francisco qui se faisait passer pour un tout jeune homme ex-drogué et ex-prostitué.

SORTIES

RUSSELL BANKS

Le nouveau roman de Russell Banks, *La Réserve* (Actes Sud), sera en librairie cette semaine.

En 1936, après la Grande Dépression, la vie d'une poignée de familles installées dans des chalets de luxe en rondins autour d'un magnifique lac, dit "Le Second Lac". Problèmes et violences ne tarderont pas à éclater.

LOUISE DE VILMORIN, DUFF ET DIANA COOPER *Correspondance à trois*

Figure du Paris mondain et littéraire des années 30 aux années 60 (comprises), écrivaine et grande séductrice (Antoine de Saint-Exupéry, André Malraux, Gaston Gallimard, un comte hongrois, Orson Welles, entre autres, succombèrent...), et grande amie de Jean Cocteau, Madeleine Castaing et Roger Nimier, Louise de Vilmorin fut aussi une grande épistolière. La preuve : cet énorme recueil d'une correspondance à trois qu'elle entretint avec l'ambassadeur britannique à Paris, Duff Cooper (qui fut son amant de 1945 à 1947), et son épouse, lady Diana Cooper (avec qui elle entretint des relations troubles). Un couple à trois qui fit scandale dans le Paris d'après-guerre, d'autant que Louise avait carrément sa chambre attitrée à l'ambassade. Ici, leurs lettres croisées disent le grand amour, l'amitié et la confiance de ce ménage à trois hors normes, et la jalousie aussi, côté Louise. C'est Patrick Mauriès qui en est l'éditeur chez Gallimard, dans sa collection Le Promeneur – Mauriès ayant eu la bonne idée de rééditer tous les textes de l'auteur de *Madame de* et de *Julietta*.

À L'ÉTRANGER

HANIF KUREISHI

Parution du nouveau roman de l'auteur d'*Intimité* : *Something to Tell You* met en scène Jamal, un psychanalyste freudien aux prises avec un secret coupable. Aux prises aussi avec la "mid-life crisis", sa famille un peu déjantée, son fils et, bien sûr, les femmes.



Deux semaines avant de mettre fin à ses jours, ÉDOUARD LEVÉ remettait à son éditeur un manuscrit au titre programmatique : *Suicide*. Un texte fort où il use du "tu" pour ne parler que de lui-même.

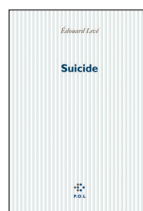
In memoriam

Etrangement, c'est le jour de la mort d'Alain Robbe-Grillet que j'ai reçu *Suicide*, le livre d'Edouard Levé. Ni leurs morts ni leurs œuvres ne se superposent dans mon esprit, mais ils se croisent à nouveau cette semaine, sans du tout se rencontrer. *In memoriam* : l'été dernier, Edouard Levé avait publié dans les *Inrocks* une courte nouvelle érotique, "*L'Épine rouge*", promenade dans l'imaginaire érotico-fantasmagique de l'auteur du *Voyeur* et de *La Jalousie*. Incipit : "*J'ai rendez-vous à minuit avec Alain Robbe-Grillet dans une maison coloniale d'un pays chaud et humide*"... En retour, le pape du Nouveau Roman avait émis ce

commentaire condescendant qui lui ressemblait tant, et qui avait amusé Edouard : "*C'est gentil, c'est un hommage, mais je le préfère quand il est photographe.*"

Souvenir, encore : le 16 octobre dernier, au lendemain du suicide d'Edouard, j'appelle Robbe-Grillet pour annuler ma visite chez lui : "*Alain, excusez-moi, je ne pourrai pas venir, je ne sais pas si vous êtes au courant... pour*

Edouard Levé. – Qu'est-ce qu'il y a ? Il s'est suicidé ?, me rétorqua-t-il aussitôt de sa lourde voix, et surtout avec cette clairvoyance, cette terrible lucidité qui l'accompagna pendant tout le temps de notre conversation téléphonique. – *Vous le saviez, Alain ? – Non, mais j'ai compris tout de suite. A ta voix d'abord.*



EDOUARD LEVÉ PHOTOGRAPHE

Parallèlement à ses textes (*Œuvres, Journal, Autoportrait* et aujourd'hui *Suicide*), Edouard Levé fut aussi l'auteur d'une œuvre photographique conséquente. Ainsi, la galerie Loevenbruck lui rend hommage en présentant ses huit séries en huit semaines successives. Dans l'ordre chronologique, depuis ses *Rêves reconstitués* et sa traversée du petit village d'Angoisse jusqu'à ses plus récentes scènes sombres de *Fictions*, en passant par ses plus célèbres séries, *Pornographie* ou *Rugby*. Où l'on retrouve son désir du neutre et sa recherche de l'inexpressivité. Une pétrification de l'instant où éclate aujourd'hui l'évidence de visions "pré-posthumes".

Ainsi je n'éprouvais pas la curiosité très compréhensible de ceux, proches ou non, qui s'interrogent sur les raisons de son geste et qui auront raison de trouver là quelque apaisement. Ce livre, nous en connaissons donc le sujet, et même la forme : un texte adressé à un ami mort il y a une vingtaine d'années, suicidé lui aussi, et dont l'éditeur Paul Otchakovsky-Laurens avait lu deux extraits le jour de l'incinération au Père-Lachaise : *"Ton suicide rend plus intense la vie de ceux qui t'ont survécu. Si l'ennui les menace, ou si l'absurdité de leur vie jaillit au détour d'un miroir cruel, qu'ils se souviennent de toi, et la douleur d'exister leur semble préférable à l'inquiétude de ne plus être."*

Il y eut encore cet autre extrait lu ce jour-là – je vous raconte les choses comme elles se sont passées, au milieu du deuil, je vous donne accès à ce texte comme j'y ai accédé moi-même, avec cette prise de conscience progressive d'un texte d'outre-tombe, "pré-posthume" –, situé à la toute fin du livre, et qui semble avoir été écrit, comme par anticipation, pour cette circonstance funèbre : *"Des regrets ? Tu en eus pour la tristesse de ceux qui te pleureraient, pour l'amour qu'ils t'avaient porté, et que tu leur avais rendu. Tu en eus pour la solitude dans laquelle tu laissais ta femme, et pour le vide qu'éprouvaient tes proches. Mais ces regrets, tu ne les ressentais que par anticipation. Ils disparaîtraient avec toi-même : tes survivants seraient les seuls à porter la douleur de ta mort. Cet égoïsme de ton suicide te déplaisait. Mais dans la balance, l'accalmie de ta mort l'emporta sur l'agitation douloureuse de ta vie."*

Et l'on comprit, déjà, avec ces quelques lignes, que cet ami mort était en réalité l'alter ego de l'écrivain, que cette adresse à la deuxième personne était en réalité le monologue d'Edouard Levé avec lui-même. Et comme souvent chez lui, qui n'a jamais cessé de sonder les effets expressifs de l'inexpressivité, sans cesse à la recherche du neutre, ce texte s'avère d'autant plus personnel, d'autant plus intime qu'il passe par le détour du "tu", par l'impersonnalité de l'autre. Me revient alors cette phrase renversante de Robbe-Grillet, que je place aujourd'hui en exergue de ma lecture de *Suicide* et de toute l'œuvre d'Edouard Levé : *"Je n'ai jamais parlé d'autre chose que de moi."* **Jean-Max Colard**

Suicide (P.O.L.), 128 pages, 15 €

Exposition Edouard Levé (1965-2007), galerie Hervé Loevenbruck, du 14 mars au 10 mai, 40, rue de Seine et 2, rue de l'Echaudé, Paris VI^e, tél. 01.53.10.85.68.

www.loevenbruck.com

Série Reconstitutions-Rugby, d'Edouard Levé, 2003

Et puis, tu sais, Edouard Levé était suicidaire. On ne peut pas retenir ces gens-là. – Mais vous le connaissiez ? – Non. Enfin, pas directement. Mais ça se voyait. – A quoi ? – A ses œuvres. C'est très évident dans ses photographies. Cette mortification de l'instant."

Etrangement encore, et contrairement à ses livres précédents et à ses séries photographiques, je ne me suis pas tout de suite précipité sur ce dernier livre d'Edouard Levé, dont nous avions pourtant tous entendu parler, avec son titre *Suicide* à faire froid dans le dos, remis très peu de temps avant son geste fatal à son éditeur P.O.L. Et de même, j'avais à peine ouvert les épreuves reçues quelques semaines auparavant. Au passage, j'avais surtout relevé des imperfections, phrases mal arrangées, sonorités maladroites, et encore cette découpe étonnante et un peu malhabile par paragraphe – ne me demandez pas d'aimer ce livre, ni de formuler un jugement quand tout ce que j'aurais voulu, c'est qu'il ne soit pas achevé, mais encore à l'état de brouillon, quand tout ce que j'aurais aimé, c'est d'en parler avec Edouard, de lui rendre sa copie, qu'il reprenne son *Suicide*.

➤ Ne me demandez pas d'aimer ce livre quand tout ce que j'aurais aimé, c'est d'en parler avec Edouard, de lui rendre sa copie.

EN MARGE

PAR NELLY KAPRIÉLIAN



La Môme de Olivier Dahan

La France d'hier

C'est donc la France d'Edith Piaf qui a gagné aux Oscars. De là à penser que les Américains n'apprécient que cette France-là, celle des clichés, il n'y a qu'un pas. On se souvient des scènes parisiennes du *Diable s'habille en Prada*, où chaque rue de Paris était décorée de guirlandes de lampions sur fond d'accordéon. Ce que les Américains attendent peut-être encore aujourd'hui, c'est la France d'il y a au minimum cinquante ans – Edith Piaf, accordéon, ruelles de guinguois, vin rouge et p'tit crème. D'où, aussi, l'autre seul film français qui eut grâce à leurs yeux : *Le Fabuleux Destin d'Amélie Poulain*, à l'esthétique parigote vintage revendiquée par Jean-Pierre Jeunet. Bref, on pourrait s'en fiche comme de notre première balade en bateau-mouche si cela n'apportait pas un nouvel éclairage au fameux article paru dans *Times Magazine* sur la culture française, l'automne dernier, et qui fit couler beaucoup d'encre – au point que certains essais lui sont aujourd'hui consacrés sous forme de réponse, dont celui d'Antoine de Baecque (nous y reviendrons).

L'un des arguments du journaliste du *Times Magazine* était que, si la culture française a du mal à s'exporter à l'étranger, c'est qu'elle s'est appauvrie, tournant en rond sur elle-même. Le problème, c'est peut-être l'inverse : elle pêche au contraire par trop de contemporanéité pour nos amis américains, ne correspond plus vraiment à l'idée qu'ils se feraient encore aujourd'hui de la culture française, ou plutôt des intellectuels français : béret noir, col roulé et barbe de trois jours, à tenir salon dans des caves enfumées de Saint-Germain-des-Prés (voir le film *Funny Face*) et s'engageant tous les quatre matins pour sauver la Chine, la Russie ou la gauche.

Du coup, l'intellectuel et l'écrivain français d'aujourd'hui, démunis de leur béret et de leur existentialisme, de leur situationnisme ou de n'importe quel autre concept en "isme", seront méchamment étiquetés "nombriéristes". Et, comme on le sait, la vie sexuelle des uns ou des autres n'intéresse personne, pas même les Américains... qui voudraient du lampion, de l'accordéon et la tour Eiffel. Certes, ils sont ceux qui, les premiers, firent entrer Alain Robbe-Grillet – qui n'a rien d'un camembert – à l'université. Mais aujourd'hui, le paradoxe, c'est qu'ils inviteraient plutôt Bernard-Henri Lévy tout en se plaignant du déclin de la culture française. Alors que, nous, et c'est peut-être là où l'on finirait par rejoindre l'article de *Times Magazine*, on rêverait d'avoir d'autres intellectuels (ayant pignon sur rue) que Philippe Sollers ou Pascal Bruckner. La culture française en déclin ? Sa représentation, oui.